

I

Ultime consécration

Au début de l'année 1970, alors qu'un vent de révolte a soufflé sur la France, Bourvil, star insaisissable du cinéma, grand comique reconnu pour son extraordinaire talent et qui a formé les duos les plus mythiques du cinéma, avec de Funès, bien sûr, mais aussi Belmondo ou Gabin, s'apprête à tourner, au crépuscule de sa vie, le plus grand chef-d'œuvre de sa filmographie.

C'est le corps meurtri, endolori, avec la certitude de l'inéluctable et très prochaine fin, que l'acteur s'engage dans la bataille. L'une des dernières, sans doute l'une des plus belles aussi.

Faisant fi des rumeurs qui circulent sur la santé du grand comédien, sur l'éminence de sa mort prochaine, le grand cinéaste Jean-Pierre Melville, à qui l'on doit déjà une filmographie très remarquée, *Léon Morin prêtre*, *L'Aîné des Ferchaux*, *Le Samourai* et *L'Année des ombres*, propose à Bourvil l'un des plus beaux rôles de sa carrière. Un rôle à contre-emploi total, bien loin du gentil bouffon qui amuse le public.

Partagé depuis toujours entre son désir très vif d'interpréter des rôles plus graves, loin de son emploi, et celui de ne pas perdre l'amour du public, si vital et essentiel, Bourvil n'a pas eu souvent l'occasion de montrer l'étendue de sa palette de comédien.

Il y a bien sûr les films de son ami Mocky, ce cinéaste insolite, à contre-courant, le vilain petit canard du cinéma français, qui lui ont permis d'expérimenter d'autres rôles, d'autres personnages, mais sans pour autant remporter du succès.

Comme tant d'autres acteurs comiques, reconnus pour cette extraordinaire qualité, mais pour elle seulement, Bourvil aspire aussi à défendre d'autres rôles, plus sombres, moins légers et distrayants.

Mais il est très difficile, et ce, même pour une star de son niveau, de s'affranchir de certaines attentes, parfois très fortes, que l'on peut avoir à son égard, d'une image ancrée dans l'esprit des spectateurs, mais aussi des réalisateurs ou des producteurs.

Sortir des clous n'est pas chose aisée dans ce métier qui a vite fait de figer les acteurs dans ce pour quoi ils sont aimés et reconnus, dans ce qui assure le succès.

Rares sont les humoristes ou les acteurs comiques à réussir la bascule et, lorsqu'ils y parviennent, à relever ce défi avec brio. On peut songer à Coluche, dont la prestation dans *Tchao Pantin* sera unanimement applaudie.

Melville offre à l'un des acteurs comiques les plus brillants de sa génération cette occasion sur un plateau d'argent. Il ne pouvait faire plus beau cadeau à l'homme qui bientôt ne sera plus de ce monde.

Le grand cinéaste, cet enfant de la nouvelle vague aux côtés de Truffaut et Godard, qui s'en est par la suite émancipé pour retourner vers un cinéma plus classique, mais tout aussi fort, propose à Bourvil de partager l'affiche avec

rien de moins qu'Alain Delon et Yves Montand. pour son prochain film au titre intrigant : *Le Cercle rouge*. Ce film noir au jeu très épuré et à l'intrigue complexe, qui tient du polar autant que du drame psychologique, sera considéré par bien des critiques comme un véritable chef-d'œuvre.

Dans ce polar à l'ambiance froide et austère, où tous les personnages semblent prédestinés à un même avenir implacable et sans issue, dans ce fameux « cercle rouge », Bourvil y joue le commissaire Mattei, responsable de conduire un prévenu, Vogel, de Marseille à Paris par le train de nuit. Profitant d'un défaut de vigilance du taciturne commissaire, le prisonnier se fait la malle et parvient à se cacher dans le coffre de la voiture d'un certain Corey, tout juste sorti de détention.

Ce dernier, interprété par Alain Delon, n'avait pas encore franchi les grilles de la prison, après cinq années de réclusion, qu'il était déjà sur son prochain coup, insufflé par l'un de ses gardiens, avide de toucher une jolie commission.

C'est donc plein de projets que le détenu a retrouvé la liberté, volé de l'argent à un ancien complice, acheté une magnifique voiture et découvert un bien curieux passager...

Les deux malfrats apprennent à se connaître, développent une étrange amitié complice et décident de faire affaire ensemble.

Derrière l'intrigue policière se cache une vision dure et sans complaisance du monde et des hommes. Aux yeux de Melville, la culpabilité est presque inhérente à la nature humaine, et les hommes n'ont qu'un réel point commun : ils vont tous mourir.

Pour ce film exigeant, le jeu doit être le plus simple, le plus épuré possible, bien loin des facéties et des mimiques des personnages comiques que Bourvil a l'habitude d'incarner. Afin de réussir cette performance, l'acteur normand s'engage corps et âme dans le travail, répète inlassablement

ses répliques et tente d'effacer toute émotion de son visage si expressif.

Malgré la maladie qui le ronge, les traitements très lourds qui l'épuisent, il ne montre aucun signe de faiblesse, dissimule la moindre fatigue, le moindre symptôme. Jusqu'à la fin, Bourvil veut être debout, ne rien céder à cette redoutable maladie et vivre pleinement cette magnifique aventure.

Sa grande pudeur et son éternelle jovialité, héritées peut-être de son cher pays de Caux, l'empêchent de s'apitoyer sur son sort, de se plaindre et de montrer aux autres le moindre signe de souffrance.

Pourtant, son état de santé n'est plus un secret pour personne. Si nul n'ose briser le tabou avec le grand acteur, les assureurs, eux, ne se gênent pas pour montrer leur inquiétude... Alors qu'ils font des visites de plus en plus régulières dans les studios de production pour s'assurer que l'acteur est toujours sur pied, Bourvil leur reprochera d'être « pires que les flics ».

Bien que très affaibli, il s'est donné entièrement à ce rôle, travaillant avec précision et acharnement pour être à la hauteur des exigences de son metteur en scène et réussir de ce fait à briser cette image quelque peu figée de l'acteur comique.

Lorsque le film sort sur les écrans, au mois d'octobre 1970, il ne fait aucun doute que le pari est brillamment relevé.

L'accueil est triomphal. Melville signe un film magnifique qui entrera dans la postérité, et Bourvil, certainement son meilleur rôle. Les éloges pleuvent sur la prestation de l'acteur, démontrant majestueusement que l'on peut tout à la fois faire rire le public à en pleurer et jouer admirablement, avec puissance et force, un rôle tout en finesse.

Plus encore que ce qu'attendait le réalisateur, Bourvil a su apporter à ce personnage impassible une sensibilité, une humanité derrière le masque froid, à peine suggérée à

travers des détails infimes tels que les gestes, l'intonation de la voix ou encore l'inclinaison de la tête.

Jean-Pierre Melville reconnaîtra, alors même qu'il est réputé pour sa mise en scène plutôt directive :

— André Bourvil apporte à mon histoire un élément d'humanité que je n'avais même pas imaginé.

Les critiques de la presse et de ses pairs sont dithyrambiques. Enfin, Bourvil est adoubé comme un immense acteur sans que l'adjectif comique y soit nécessairement accolé.

Malheureusement, il n'assistera pas à ce concert de louanges. Un mois plus tôt, par un matin gris, le clown a tiré sa révérence et laissé la France entière orpheline de l'une de ses plus belles pépites.

II

Une enfance à la ferme

Cinquante-trois ans plus tôt, c'est dans le petit village de Prétot-Vicquemare, en Seine-Maritime, que le petit André Raimbourg voit le jour, par une chaude nuit d'été, un certain 27 juillet 1917.

Si Eugénie Raimbourg est bien sûr très heureuse de donner vie à son deuxième enfant (l'aîné, René, a déjà trois ans), elle ne peut s'empêcher de songer à son époux, si loin d'elle dans ce moment tellement important. Mobilisé au front depuis déjà trois longues années, André n'a pas vu grandir son premier-né, sinon lors des quelques permissions, toujours trop courtes, toujours trop espacées.

En ces années terribles, la guerre s'invite dans tous les villages, dans tous les foyers. Pas une famille qui n'ait perdu, qui un mari, qui un frère, qui un fils dans cette sanglante et redoutable Première Guerre mondiale.

Interminable, impitoyable, la guerre des tranchées, alors même qu'on ne sait plus très bien ce que l'on reproche à l'ennemi, s'est inscrite dans le quotidien des Français et semble ne plus vouloir en sortir. Même les plus heureux événements

sont teintés de tristesse. Tristesse de ne pas pouvoir partager cette joie en famille, tristesse de cette extrême solitude qui pèse sur les épaules de ces femmes courageuses, contraintes de tenir, de travailler pour deux, de ne jamais se plaindre.

À cette tristesse se mêle aussi la peur, insidieuse et dévorante, qu'elles essaient de rejeter, de ne pas écouter, mais qui ne cesse de revenir les hanter. Celle de perdre, bien sûr, celui qu'elles aiment, et pour qui chaque nouvelle minute en est une gagnée contre la mort, presque un miracle à peine croyable dans l'abominable charnier des tranchées.

Mais il y a aussi la peur diffuse, inavouée, de l'avenir, de l'après. Que se passera-t-il s'il ne revient pas ? Comment s'occuper, seule, de la ferme et des enfants ?

Le dur labeur au champ requiert une disponibilité de chaque instant, que des enfants en bas âge ne sauraient autoriser. L'angoisse d'un avenir incertain, cette peur du lendemain, où l'on ne sera peut-être plus en mesure de nourrir ses enfants, est une peur latente, mais omniprésente qui se traduit par cette question obsédante : que va-t-on devenir ?

Mais ni la période ni les travaux aux champs ne laissent de temps aux femmes normandes de se plaindre ou de se lamenter sur leur sort. Il faut se battre sans cesse, continuer, malgré tout, avancer sans jamais se poser de questions. Les récoltes n'attendent pas, pas plus que le bétail qu'il faut nourrir et traire, et pas davantage les enfants qui ne demandent qu'à grandir et qui n'ont pas choisi de naître dans ce monde en guerre.

Eugénie Raimbourg le sait bien, et c'est avec le sourire et la force de ces femmes paysannes d'un courage insuffisamment reconnu qu'elle s'acquitte des innombrables tâches quotidiennes de l'exploitation familiale, sans jamais laisser paraître les tracas et les angoisses qui la rongent. Car ses petits bouts ont besoin d'elle et, tant que c'est possible, n'ont pas à subir les échos de cette lointaine guerre.

Si ses deux fils lui demandent beaucoup de temps et d'énergie, ils sont aussi un soutien essentiel dans cette difficile période, une source de joie et de bonheur dont l'on ne saurait se priver dans un monde où prédominent le sang et les larmes.

C'est donc dans la ferme de Prétot-Vicquemare que le petit André Raimbourg fait ses premiers pas, toujours sur les traces de son grand frère René, qui, avec ses trois années de plus, fait déjà les quatre cents coups.

Quand les deux bambins s'éloignent des jupes de leur mère, ils batifolent dans les meules de foin et jouent à se cacher entre les herbes hautes. Une vie presque normale. Et c'est avec une curiosité enfantine que l'aîné voit grossir le ventre de leur mère, qui attend son troisième enfant.

Nous sommes en 1918. Après quatre longues années de guerre, la victoire semble se dessiner, et la paix tant attendue être à portée de main. Partout, malgré la lassitude, la souffrance de la perte et le retour d'hommes blessés, amochés, détruits par le champ de bataille, cette perspective redonne de l'espoir. La vie va pouvoir reprendre, le monde, retrouver sa sereine tranquillité. Malheureusement, pour Eugénie Raimbourg et ses enfants, le destin va frapper cruellement à leur porte, à quelques mois seulement de la fin de cette épouvantable guerre.

Alors que l'armistice est tout proche en cet automne 1918, que, dans toutes les chaumières, on prépare le retour des héros, qu'André Raimbourg est en démobilisation, certainement impatient de retrouver les siens, le destin, cet éternel farceur, en décide autrement.

Dans les toutes dernières semaines de cet interminable conflit, le soldat du pays cauchois, qui a laissé tant de copains sur le champ de bataille, contracte la grippe espagnole, comme si la mort ne voulait pas laisser s'échapper le survivant des tranchées.

L'épidémie fait des ravages, notamment chez les poilus affaiblis par tant d'années de combat et de dysenterie. Les corps épuisés, meurtris, sans ressources, n'ont pas assez de forces pour lutter contre la maladie, qui emportera André Raimbourg, le père d'André Bourvil, avant qu'il n'ait pu rentrer chez lui et revoir les siens. Il ne laisse à son illustre fils qu'un prénom en guise de souvenir.

Terrassée par le chagrin, Eugénie voit son monde s'écrouler. Alors que le retour des soldats est fêté dans le village, l'agricultrice se retrouve face à sa solitude et peine à accepter l'implacable réalité.

Son homme, qui a survécu à toutes ces années de guerre, a été laminé par la grippe. Il est terrible, le cynisme de la guerre qui frappe au hasard, en dépit des espoirs nourris silencieusement tous ces longs mois de solitude, des prières maintes fois répétées avec ferveur.

Désespérée, Eugénie, qui est déjà mère de deux enfants et qui s'apprête à accoucher de son troisième, ne voit plus aucune lueur d'espoir. Comment va-t-elle affronter, seule, avec ses trois enfants, cette vie à la ferme, celle qu'elle a toujours connue, qu'ils avaient décidé de construire tous les deux ?

Après les larmes et le désespoir, Eugénie se résout à l'évidence. Elle ne peut tout gérer seule. Contrainte d'abandonner cette exploitation qui les a fait vivre et devait assurer l'avenir de leur famille, la mère de Bourvil, laissant là de merveilleux souvenirs et autant de regrets, fait ses balluchons, prend ses enfants sous le bras et repart dans son pays natal, auprès des siens.

C'est dans le petit village de Bourville, où Eugénie est née, à cinq petits kilomètres de Prétot-Vicquemare, que la famille endeuillée trouve refuge. Des amis, de la famille, tous font bloc pour soutenir les Raimbourg et les aider autant que

possible. L'un de ces amis, qu'elle connaît depuis toujours, un certain Joseph Ménard, se montre particulièrement attentif et disponible. L'homme, encore célibataire, se plie en quatre pour contribuer à alléger le quotidien de son amie d'enfance, l'aider à se reconstruire dans cette douloureuse épreuve, à parer au plus urgent tout en tentant d'atténuer la douleur de la perte. Et, la vie faisant son chemin, ses attentions toujours justes et sensibles, son extrême gentillesse, son dévouement finissent par avoir raison du veuvage de la jeune femme. Petit à petit, la belle amitié entre deux copains d'enfance heurtés par des années de guerre laisse place à une relation plus intime. Joseph Ménard passe la bague au doigt de la veuve Eugénie Raimbourg.

Une nouvelle vie commence encore pour la jeune femme qui avait quitté une première fois ses proches pour s'installer dans la ferme de son époux. Eugénie est une de ces femmes très fortes, qui surmontent les épreuves et se relèvent toujours.

C'est avec ses trois enfants, qu'elle s'installe dans son nouveau foyer pour y construire une nouvelle famille, une nouvelle vie.

Joseph accueille les enfants du premier mariage de son épouse comme s'ils étaient les siens. Et il élèvera les petits Raimbourg avec la même tendresse, le même amour, la même attention qu'il donnera à ses propres enfants.

Bientôt, Thérèse et Marcel agrandiront cette harmonieuse famille recomposée.

André grandit dans les champs, au sein d'une famille unie et très aimante, qui, si elle ne compense pas l'absence de ce père jamais connu, offre tout de même un cocon sécurisant.

Cette fêlure originelle, la perte de ce père qui n'est pas revenu de la guerre, ne cicatrisera jamais réellement. Est-ce cette faille, ce manque, que l'artiste chercha à combler tout